

## Aux abords des Dardanelles

(De notre envoyé spécial)

Ténédos, Mars 1915.  
Retenu par une mauvaise mer, deux jours devant Mytilène, un jour devant Ténédos, je n'ai mis le pied sur cette île que pour voir le *Gaulois* regagner tout près les autres vaisseaux de l'escadre.

Il passait lentement comme un convalescent qui se relève. On l'aurait dit soutenu des deux côtés par des mains attentives à sa marche. Sa blessure cachée sous la ligne de flottaison lui laissait extérieurement son allure. On le regardait en silence. C'est que l'on songeait au *Bouvet*. A travers le *Gaulois* on donnait au *Bouvet* une pensée pieuse.

Aujourd'hui, temps affreux. Les lames sur la mer sont longues. Il n'y aura pas de nouvelles opérations. Examinons donc ensemble ces endroits où vont se passer bientôt tant d'événements.

Ténédos ? Quelle est cette île ? Ceux qui l'ont vue s'étonnent quelle figure sur les cartes. Elle est si petite, que du bateau, quand on arrive, on pourrait croire qu'il suffirait d'ouvrir les bras pour l'atteindre toute. Certains, jusqu'ici, ne la connaissent que par l'honneur que Virgile lui avait fait de la citer dans un de ses vers. Elle renaît aujourd'hui à la lumière parce qu'elle devient le plus proche témoin d'une grande action militaire.

Avant la dernière guerre balkanique, elle appartenait aux Turcs. Les Grecs l'ont occupée. L'occupation n'a pas été reconnue. Cette terre grecque est officiellement turque.

Vous voilà sur le port — sur le port ! La première chose que vous faites est de fermer vos vêtements que le vent vous arrache et de courir après votre casquette que vous finissez par abandonner tant elle a déjà fait de chemin. Puis vous allez. Vous voyez une énorme place sans forme. Il n'y a pas un arbre, il serait sans doute aussitôt déraciné. Des deux côtés de cette place, un village : l'un est turc, l'autre grec. Sur un bout avançant dans la mer, un ancien château fort que les Vénitiens ont bâti et qui, depuis ce temps, fait face hautainement à la côte d'Asie. Huit moulins sur la colline turque, trois sur la colline grecque. C'est Ténédos.

Cinq marins anglais fumant leur pipe sont piqués sur la place. La bande de leur bérêt porte *Océan*. L'*Océan* est au fond de l'eau.

Il n'y a que des maisons fermées. Vous marchez sur des cailloux pointus, espérant trouver un lieu ayant mû d'auberge. Vous n'avez remarqué dans votre promenade qu'une boutique ouverte : la pharmacie. Vous décidez d'y entrer. C'est la première fois que la faim me pousse chez un pharmacien.

### La cuisine grecque

C'est un homme obligeant et qui sait du français. Il vous prévient qu'il ne vous mènera pas dans un palais. Son excuse est qu'il n'y a que cet endroit.

Ici, la cuisine grecque n'a pas fait le



TÉNÉDOS

(Cl. Nowau et Pohuda, Odessa.)

moindre progrès depuis l'époque d'Homère : on vous offre toujours de la tête de mouton bouillie. Vous me direz que puisqu'il y a la tête, il y a le mouton. Sur votre demande on vous l'apporte à bout de bras. On le pose sur la table — plan I — et vous montrez du doigt le morceau que vous désirez.

Cuit devant vous sur des charbons posés à terre, vous le mangez, ou ne le mangez pas. C'est le repas.

Impossible, cet après-midi encore, de prendre la mer soit pour aller à l'escadre, soit pour avancer vers l'entrée des Dardanelles. Aucun pilote ne consent à vous embarquer.

Je m'enfonce dans le village turc. Trois cafés se touchent. En comparaison du village grec, c'est de la débâche. Je rentre.

### Un café turc

Les Turcs sont sur des banquettes hautes, assis « en tailleur ». une espèce de petit chapelain dans la main. Les grains ne sont qu'enfilés sur le fil qui les retient. Ils les laissent interminablement retomber un à un de leurs doigts. Les fenêtres de ce café donnent sur la côte d'Asie. Un de mes camarades anglais que je rencontre là me dit : « Examinez-les ! »

Ils regardent d'un regard immobile l'autre rive. Leur regard est doux comme celui d'un animal paisible. A le sonder, on n'y trouve rien qu'une pensée très embuée qu'ils seraient incapables de traduire même après réflexion. Mon camarade reprend : « Tels vous les voyez, tels ils étaient pendant que la flotte bombardait leur pays. Alors que

## La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(246<sup>ème</sup> jour de Guerre)

Rien à signaler depuis le communiqué d'hier soir.

3 heures soir.



L'autorité militaire française a reçu des renseignements précis sur les résultats du bombardement effectué en Belgique, le 26 mars, par des avions de l'armée britannique. Ces résultats sont les suivants : le hangar à dirigeable de Berghem-Sainte-Agathe gravement endommagé, ainsi que le dirigeable qui y était abrité. A Hoboken, les chantiers en cours de construction navale incendiés ; deux sous-marins détruits et un troisième endommagé ; quarante ouvriers allemands tués et soixante-deux blessés.

11 heures soir.

Journée de pluie et de brouillard sur tout le front. AU BOIS D'AILLY (SUD-EST DE SAINT-MIHEL), nous avons enlevé trois lignes successives de tranchées. Nous avons également pris pied dans une partie de l'organisation ennemie AU NORD-EST DE REGNÉVILLE.



A DROITE : Regnéville

## Comment les Hindous vivent en France



UN CAMPMENT D'HINDOUS

En Normandie, Mars 1915.  
Au flanc d'un coteau, bien abrité contre les bises du nord, à l'orée d'un bois qui commence à verdoyer, s'étage le camp des Hindous. Un clair ruisseau dévale la pente, s'étalant de temps en temps dans de larges bassins ingénieusement creusés par les soldats. Des deux côtés du ruisseau, bien alignées et correctement espacées, s'étendent de longues files de tentes coniques, sous lesquelles par groupes de dix s'abritent les Hindous.

C'est dans la matinée. Un clair soleil de printemps anime de ses gais rayons le camp qui vient de s'éveiller. Simplement vêtus de sortes de pyjamas, le turban enroulé sur la tête, les hommes circulent entre les tentes, vaquant à leurs occupations. Les uns, nus jusqu'à la ceinture, se livrent à de copieuses ablutions ; les autres procèdent au passage des chevaux et des mulets. Ici certains fourrissent leurs fusils ; d'autres aiguisent leurs fameux coutelas. Les Hindous ont, comme on sait, une nourriture tout à fait spéciale et comme viande ils ne mangent guère que de la chèvre. Encore faut-il que l'animal soit tué d'une façon toute particulière, par un sacrificeur consacré, sorte de prêtre, qui remplit avec une étrange majesté son culinaire sacerdoce. Les chèvres sont amenées, en petit troupeau, puis une par une, poussant d'inquiets blements, traînées devant le tueur, qui tient à la main un énorme coutelas. Un aide lave avec de l'eau pure et claire le cou de la chèvre, puis la saisissant par les cornes lui abaisse fortement le museau vers le sol. Le sacrificeur lève son arme, la fait tournoyer, l'abaisse avec une rapidité foudroyante et d'un seul coup fait rouler à terre la tête de l'animal.

Les aides cuisiniers se précipitent sur le corps pantelant. L'écorchent, le dépouillent de sa peau, le dépècent et bientôt il sera transformé en savoureux rôt, en un onctueux ragout que les braves Hindous dégusteront avec joie.

Lorsque les Hindous ne sont pas au front, lorsqu'ils sont au repos dans leur base, ils viennent se promener dans X... Ils déambulent gravement par petits groupes dans les rues de la ville, s'arrêtant devant les boutiques, musant sur les quais, admirant les monuments. Ils sont doux, polis, bien élevés, ne font jamais de bruit, ne causent aucun scandale. Aussi sont-ils fort aimés des habitants. Leurs officiers pour la plupart très distingués et fort aimables sont aussi pour la plupart très érudits. On en jugera par le petit trait suivant : Cette nouvelle a produit une profonde émotion dans tous les ports italiens et à Gènes en particulier. — (Information).

Il y a quelques jours un officier hindou, en costume national, se présentait à la bibliothèque municipale, une des plus belles et des plus riches de France et à la grande stupéfaction du directeur, M. H. Labrosse et de son bibliothécaire M. Pinchon, leur demandait — en excellent français — de bien vouloir lui communiquer quelques ouvrages de théosophie. Souriant de l'étonnement causé par cette requête, notre officier leur conta qu'il était au lycée de Chandernagor, bien que né de parents anglais, il avait fait des études complètes et était agrégé en lettres françaises.

Il dit à ses interlocuteurs quelles joies artistiques il éprouvait à contempler les monuments de la ville, quelle surprise il avait eue en retrouvant dans les vitraux de la rosace de l'abbaye de Saint-Ouen qui datent du XIV<sup>e</sup> siècle, des dessins de vieux tapis hindous et persans et les quitta ébahi et charmé en leur racontant l'émotion qu'il avait ressentie en visitant la chapelle des Ordres ou fut jugé Jeanne d'Arc !

### A quoi ils rêvent !

Mais tous les Hindous ne sont pas lettrés et philosophes comme leur officier. Ils ne sont pas admirateurs de gothique et préfèrent des distractions plus simplistes. Réveurs, on les voit accoudés aux parapets des ponts, s'intéressant au mouvement du port dans lequel les grands paquebots s'entre-croisent incessamment.

Et probablement, en les voyant, songent-ils à leur retour dans l'Hindoustan si éloigné, à la joie de revoir le temple Chakragam plus beau pour eux que la plus belle cathédrale ; sans doute rêvent-ils aux grands portiques ombragés de palmiers, aux douces nuits étoilées du lac sacré de Madura où ils ont en pèlerinage avant de partir pour combattre et où ils reviendront bientôt victorieux, couverts de lauriers.

Paul Lardon.

### Ils auraient coulé aussi un vapeur italien

Rome, 5 Avril.

La Compagnie maritime à laquelle appartient le vapeur italien *Luigi Porodi*, annonce qu'elle croit pouvoir affirmer que ce vapeur a été coulé dans l'Atlantique par un sous-marin allemand. On ignore le sort de l'équipage.

Cette nouvelle a produit une profonde émotion dans tous les ports italiens et à Gènes en particulier. — (Information).

## Notre avance aux Eparges

Un récit détaillé a été donné de l'action qui nous a rendus maîtres d'une partie importante de la position allemande des Eparges les 17 et 20 février derniers.

Le communiqué du 20 mars a signalé que nous avions étendu notre gain et repoussé plusieurs contre-attaques. Les combats qui se sont livrés les 18, 19 et 20 mars n'ont pas été moins brillants ni moins heureux que les engagements du mois précédent. Ils se sont développés avec la même méthode et le même succès : préparation d'artillerie intense, assaut très prompt, corps à corps violent, mise en état rapide de la position conquise.

### Les pertes bavaoises

Dans les tranchées bouleversées par notre artillerie, nous avons trouvé des cadavres déchiés à moitié enfouis dans la terre. Quelques survivants gardaient de l'éclatement de nos obus un souvenir d'horreur. « Il y avait de quoi devenir fou », déclara l'un d'eux.

C'étaient des soldats du 4<sup>e</sup> bavaois, régiment qui a succédé aux Eparges au 8<sup>e</sup> bavaois très fortement éprouvé par les combats de février.

Au dire des prisonniers — et ce renseignement est confirmé par les lettres reçues sur eux — la redoute des Eparges est en train d'acquiescer en Bavière une sinistre renommée.

« La plus terrible journée de la guerre fut celle du mercredi des Cendres. Nous avons eu un terrible combat », écrit un soldat du 8<sup>e</sup> à l'un de ses camarades.

Une boulangère d'une petite ville de Bavière raconte : « Toute la ville était remplie du bruit que près de Verdun, 4.000 Allemands avaient sauté... »

D'une autre femme à son mari : « Le médecin nous a dit que les blessés qui arrivent à Landstuhl ont raconté que le 8<sup>e</sup> régiment aurait été complètement anéanti. »

Les chiffres des pertes du régiment en février paraissent s'élever si l'on s'en rapporte aux renseignements donnés par les prisonniers. A plus de 2.000 hommes dont 16 officiers. Un bataillon aurait été réduit à 87 hommes.

Le 4<sup>e</sup> bavaois a été relevé : les troupes qui l'ont remplacé ont reçu la consigne de tenir coûte que coûte dans les tranchées qui demeurent encore sur la hauteur en possession des Allemands. « Les officiers, raconte un soldat, disent que le général sacrifiera sa division, le corps d'armée, 100.000 hommes s'il le faut... »

Depuis l'attaque de février, les Allemands, pour se protéger, ont entrepris la construction d'abris-cavernes creusés à une grande profondeur. Ils ont réuni tous les hommes de la division qui exerçaient la profession de mineur. Ceux-ci ont foré des puits jusqu'à 8 mètres sous terre et entrepris l'organisation de galeries boisées.

Au moment de notre attaque, ils étaient au fond de leur souterrain en train de gratter la terre. Le déplacement de l'air causé par nos projectiles a soufflé leurs

lampes. Toute l'équipe enfermée dans l'obscurité a été faite prisonnière. Ceux qui occupaient les tranchées ont été moins heureux ; la plupart ont été tués ou blessés par notre artillerie.

L'effet de nos obus n'a pas été moins redoutable pour les troupes de rempart envoyées vers les tranchées pendant un calme du feu. Elles furent surprises par une rafale. L'un des prisonniers raconte : « C'était terrifiant ; on entendait des cris de douleur épouvantables... »

### Quelques actions d'éclat

L'action d'infanterie a complété l'œuvre de l'artillerie. Elle a été menée avec entraînement et vigueur. Une fois de plus, à tous les degrés de la hiérarchie, le goût de combattre et la volonté de vaincre se sont affirmés avec un éclat digne de nos plus glorieuses traditions militaires.

Le soldat Boquet, originaire d'une pro-



vince envahie, veut régler sa dette avec l'ennemi qui a brûlé sa maison et maltraité ses siens. Placé en sentinelle dans un poste d'écoute, en avant de la tranchée, au moment où l'ennemi contre-attaque, il bondit sur le parapet, abat sept hommes à coups de fusil et de baïonnette, et rejoint ensuite sa compagnie, où prenant sa place dans le rang, il ouvre un feu rapide sur l'ennemi. Boquet a reçu la Médaille militaire.

Le capitaine du génie Gunthier, qui est d'une vieille famille alsacienne, a été décoré récemment pour faits de guerre. Le 17 février, il était monté le premier à l'assaut de la redoute des Eparges. Le 20 mars, il se trouve avec quelques sapeurs dans une tranchée conquise. Pousant devant eux des sacs à terre, ils chassent l'ennemi à coups de grenades. Celui-ci riposte avec les mêmes engins.

Comme les grenades commencent à leur faire défaut, le capitaine Gunthier et ses sapeurs ramassent celles que leur envoient les Allemands et les relancent avant qu'elles n'explosent.

Le maréchal des logis Derrien, de l'artillerie coloniale, commande une pièce d'artillerie de montagne qui le jour du combat ne doit pas être employée. Il demande l'autorisation de changer avec l'infanterie, puisque son canon ne doit pas être « de la fête ».

Il monte à l'assaut et tombe mortellement frappé. — (Officiel).

## MINES OU TORPILLES ?

Tandis que les gobe-mouches s'étonnent que les escadrons alliés ne soient pas déjà parvenus dans la mer de Marmara, les spécialistes s'étonnent, au contraire, qu'elles soient déjà si avancées.

Le fait est que la difficulté de l'entreprise n'a d'égale que son audace. Long-

temps même elle passa pour irréalisable, et lorsque la flotte russe, venant du Bosphore, aura rejoint devant la Corne d'Or la flotte anglo-française venant de l'Hellespont, l'histoire dira que quelque chose d'extraordinaire s'est accompli.

C'est que la danger n'est pas seulement dans les puissantes forteresses qui hérissent les lèvres de ces défilés perdus, ni dans les batteries sur rails qui les relient et les soutiennent. Il n'est pas même seulement dans les mines dérivantes que dresse le courant de la mer Noire dont la redoutable perfidie nous a déjà pourrissant coté si cher. Il est aussi dans les torpilles, dont le lancement n'exige ni un outillage encombrant, ni des installations incrustées.

Je ne parle pas des torpilles libres, abandonnées, tels des brûlots, au fil de l'eau. Je parle des torpilles décochées de la terre ferme, au ras des flots. Du moment, en effet, qu'il est possible à un navire en marche, fût-ce même à un sous-marin, de torpiller un passage un autre navire en marche, nonobstant les difficultés et les surprises dues aux oscillations respectives et au déplacement des deux mobiles, le tir doit être infiniment plus facile et les probabilités de toucher le but infiniment plus considérables s'il s'exécute d'un point fixe, non plus sur une plate-forme instable, mais sur le plancher des vagues. A ce compte-là, en effet, les pointeurs ont le maximum d'atouts dans leur jeu.

### L'EMBARQUEMENT D'UNE TORPILLE A BORD D'UN SOUS-MARIN

reste soumise à un beaucoup plus grand nombre de causes perturbatrices. Il y a donc dans la régie préalable de l'engin et dans la détermination des conditions d'usage, de multiples causes d'incertitude, quelque précision qu'on y mette, et en dépit de l'automatisme des organes internes.

Aussi, depuis longtemps, a-t-on cherché — et même, dit-on, réussi — à créer des dispositifs permettant de maintenir l'engin, pendant tout son trajet, sous la dépendance et comme qui dirait dans la main du pointeur, lequel aurait ainsi la faculté de modifier la trajectoire de la torpille, et, en quelque sorte, de la manier, tandis qu'elle chemine entre deux eaux, presque aussi aisément qu'une épée, et de frapper droit au point visé.

Je me suis laissé dire que plusieurs inventeurs — Sims-Edison, Lay, Brennan, par exemple — avaient résolu le problème, à l'aide de trucs dont la description, même succincte, nous entraînerait trop loin. Constatons simplement que ces torpilles, quel que soit, au surplus, leur système, sont gouvernées à distance à l'aide de fils électriques, dont les tractions inégales déterminent l'orientation dans tel ou tel sens, au moment psychologique, comme un cheval que le cocher conduit, du haut de son siège, à bout de rênes.

Il est même, paraît-il, d'autres torpilles automatiques que le pointeur peut diriger de loin de la même façon, mais sans fils, « télécommandées », par la seule magie des ondes hertziennes. Cela, c'est une invention française. Mais les Allemands ont assez l'habitude du plagiat et du pillage pour se l'être, après démarquage, appropriée. N'oublions pas que la défense des

Il n'y aurait rien d'étonnant que, sans préjudice des machines à vapeur et autres machines industrielles, les deux rivières du Goale (narrowes) fussent amplement pourvues des engins nécessaires.

De telle sorte que le nettoyage du bord immédiat de la mer, des anfractuosités des plages et des moindres replis des falaises, ne serait pas moins utile que le bombardement direct ou indirect, des forêts et des batteries fixes et mobiles. Mais c'est là probablement une tâche dont se chargeront les troupes de débarquement.

On peut s'en rapporter pour cela, comme pour le reste, aux chefs de la nouvelle expédition des Argonautes, à qui il serait vraiment pas trop ridicule de prétendre donner des conseils de guerre, à la façon de Boches, avant d'aller à la Toison d'Or.

Emile Gautier.

## INFORMATIONS MILITAIRES

**Examen des hommes du service auxiliaire.** — La question a été posée de savoir si les jeunes gens des classes de réserve et de classe 1914, incorporés dans les services auxiliaires, qui ont été soumis par l'autorité locale à l'examen d'une commission de réforme et de médecine, par cette commission, dans les A. A., peuvent continuer leur service définitivement fixé, ou s'ils sont susceptibles d'être encore présentés à une commission spéciale de trois médecins et, s'il y a lieu, à une nouvelle commission de réforme.

Le ministre de la Guerre a décidé que tous les hommes du service auxiliaire, rappelés sous les drapeaux, doivent être examinés par une commission spéciale de trois médecins, qui les maintient dans leur situation ou les renvoie devant la commission spéciale de réforme, en cas de passage dans le service armé, du maintien dans le service auxiliaire, ou de la réforme définitive.

**Les admissions à l'Ecole de dessin du service géographique de l'armée.** — Le concours d'admission à l'Ecole de dessin du service géographique de l'armée aura lieu à Paris, au service géographique de l'armée, 140, rue de Grenelle, les 20, 21 et 22 juillet 1915. Les candidats doivent être âgés de 16 ans au moins et de 18 ans au plus à l'époque du concours. Leurs demandes d'inscription devront être adressées au général directeur du service géographique de l'armée, 140, rue de Grenelle, avant le 1er juillet 1915. Les candidats ou leurs familles trouveront des renseignements complémentaires à l'Ecole de dessin du service géographique de l'armée, Hôtel des Invalides, escalier M.

**Recommandations des médecins militaires.** — Une délégation du conseil médical parlementaire composé de MM. Coirard, Delfo, Delorme-Sorbe, Gilbert Laurent, Merlot, Monier et Peyroux, a été reçue, hier matin, par le ministre de la Guerre.

Cette délégation a remis au ministre une note émanant des diverses associations médicales françaises lesquelles demandent qu'une modification ne soit apportée aux inscriptions de santé militaire.

Le ministre a promis à la délégation d'examiner cette question et d'exprimer le désir de donner si possible toute satisfaction au corps médical.

## Sur les tombes de soldats anglais à Hazebrouck

Hazebrouck, 2 Avril (par lettre).

Aujourd'hui a eu lieu, au cimetière d'Hazebrouck, une touchante cérémonie à l'occasion de l'érection de croix sur les tombes de vingt-deux soldats anglais récemment inhumés.

Le cortège, précédé de croix et de drapeaux anglais, français et belges, comprenait un fort contingent de soldats anglais et français en garnison à Hazebrouck, et anglais. On remarquait la présence de trois généraux, de trois chapelains, de l'abbé Lemire, député-maire, entouré du conseil municipal et des fonctionnaires.

Après la récitation de prières par les chapelains, l'abbé Lemire prononça un discours dans lequel il fit ressortir que « la croix, signe adopté pour protéger la douleur et la mort, rappelle les souffrances supportées sans les avoir méritées, mais acceptées pour la cause du Droit et le bien de la famille humaine et rappelle aussi ce qu'il y a de fondamental dans la civilisation moderne ».

Un général anglais remercia chaleureusement l'abbé Lemire et félicita la ville d'Hazebrouck du culte qu'elle rend aux soldats morts et de l'accueil si bienveillant qu'elle fait tout entière, dans tous les rangs de la société, aux soldats de l'armée britannique. (Information.)

## Troupes allemandes à la frontière hollandaise

Amsterdam, 5 Avril.

Suivant le correspondant du *Telegraph* à l'Ecluse, les troupes allemandes récemment arrivées en Belgique sont envoyées vers la frontière hollandaise, près de la quelle des renforts de cavalerie ont été placés sur plusieurs points.

Un grand nombre de troupes sont concentrées à Gand, mais on ignore dans quelle direction elles seront envoyées. (Information.)

## Pour la Terre

Plusieurs présidents de syndicats agricoles insistent pour ne pas demander des renseignements sur l'emploi des prisonniers de guerre aux travaux du sol. La main-d'œuvre est devenue tellement rare dans la plupart de nos départements qu'on recherche partout les moyens d'y suppléer.

Sur plusieurs points du territoire, des travaux ont déjà été confiés aux prisonniers à la demande des départements, des communes et des syndicats. Parmi ces derniers, je peux citer, à titre d'exemple, celui de l'Albat (Puy-de-Dôme), qui est en ce moment en pleine activité. Le département est l'assainissement du marais de La Prade. Les plans ont été dressés par le service des améliorations agricoles, à la demande du syndicat, composé de 155 propriétaires dont les cotisations viennent se joindre à la subvention donnée par l'Etat. 90 prisonniers sont sur le terrain, dont 60 commandés par un officier bavarois et 30 par un sergent de la landsturm qui assure la marche régulière de leurs équipes. La garde des prisonniers est confiée à quelques sentinelles, sous la direction d'un sous-officier qui fait l'appel trois fois par jour, pour prévenir toute évasion.

L'ordre du travail quotidien est ainsi réglé : lever à 5 heures, premier repas consistant en une soupe épaisse. Travail de 6 heures à 11 heures. De 11 heures à 1 heure, repas chaud ou froid et repos. De 1 heure à 6 heures, retour au travail, puis souper, et coucher à 8 heures. Chaque prisonnier reçoit une rémunération de 0.20 centimes par jour ; on leur distribue du vin mais dans des proportions très minimes : 10 litres pour 80 prisonniers.

Il faut reconnaître que la besogne est faite avec diligence et que la discipline est parfaite. On obtient d'excellents résultats à peu de frais.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cet emploi des prisonniers qui font des travaux d'utilité publique d'une grande valeur. Mais ne pourrait-on pas les mettre aussi à la disposition des propriétaires qui manquent d'ouvriers ? Des vœux sont émis en ce sens par des groupements agricoles et par des municipalités ; ils devront être transmis au préfet de leur département qui les fera parvenir au général commandant la région militaire. Si on leur donne satisfaction, on mettra en valeur beaucoup de terres dont la culture risque d'être abandonnée. Que la solution soit prochaine, car s'il est utile d'assainir les marais, il ne l'est pas moins d'ensemencer nos plaines.

H. COMOT.

## CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR

Henri Noiret, sergent au 215<sup>e</sup> rég. d'infanterie : grièvement atteint par deux éclats d'un obus qui avait également blessé plusieurs de ses hommes, a donné un bel exemple d'abnégation en disant au médecin qui s'approchait pour le panser : « Soignez d'abord mes camarades, puis pensez à moi. » Il y a eu 8 jours sans qu'il ait pu être atteint par la mort.

Eugène Devos, soldat au 215<sup>e</sup> rég. d'infanterie : très grièvement blessé, s'est efforcé de remonter le moral de ses camarades. A dit à son capitaine : « Il vaut mieux que ce soit moi qui sois blessé, que mes camarades, car si elle perdait un bon chef comme vous, la mort des suites de ses blessures ».

De Tristan, chef d'escadron, commandant l'artillerie d'une division de cavalerie : pendant cinquante jours de suite, n'a cessé de faire preuve de la plus grande énergie et de la plus remarquable des fonctions de commandant de groupe, puis de commandant de toute l'artillerie de campagne, d'un secteur. Au combat du 28, s'est tenu pendant toute la journée en première ligne, dirigeant de plus près le feu de ses batteries.

Pagès, colonel commandant le génie du 19<sup>e</sup> corps d'armée : n'a cessé de faire preuve de plus belles qualités d'initiative et de courage individuel. Parcourant les tranchées avec une sûreté, inébranlable et un mépris absolu du danger, pour se rendre compte des besoins de la défense, a toujours été un guide précieux et éclairé pour les commandants de secteur.

Mazue, adjudant-chef au 44<sup>e</sup> rég. d'infanterie coloniale : s'est distingué, les 8 et 9 décembre, à la tête de sa section, qu'il a conduite à l'attaque avec allant et énergie. A été tué à son poste, dans la tranchée, le 30 janvier. Mortellement frappé, a donné l'ordre aux hommes qui venaient le relever de le tuer et d'aller se mettre à l'abri du bombardement.

Rolin, chef de bataillon au 317<sup>e</sup> rég. d'infanterie : officier de haute valeur, a commandé son bataillon, puis le régiment pendant plus de deux mois, en faisant preuve des plus grandes qualités militaires. A été tué devant les tranchées de son bataillon en coopérant au réglage du tir de l'artillerie sur des ouvrages ennemis.

Alphonse Leroy, soldat au 129<sup>e</sup> rég. d'infanterie, matricule 03355 : blessé grièvement à la tête et perdant son sang en abondance, a été, en apercevant son capitaine : « Mon capitaine, je perdrai peut-être la vie, mais cela ne fait rien, j'ai fait mon devoir ».

Marguerite, caporal au 62<sup>e</sup> rég. territorial d'infanterie : a fait preuve d'une grande énergie, de sang-froid et de courage, le 30 janvier. Un obus de 150 millimètres étant tombé sur son escouade, a eu, quoique grièvement blessé au pied, l'énergie de faire l'appel de ses hommes et de rendre compte des manquements.

Claude Gautier, soldat de 1<sup>re</sup> classe au 115<sup>e</sup> rég. d'infanterie : a fait preuve pendant un bombardement d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, d'une conscience professionnelle peu commune. A moitié enterré sous la masse d'un obus, a continué à servir son poste téléphonique, s'est retiré sans aide avec tous ses appareils qui ont été immédiatement remontés dans une autre partie de la tranchée.

## 500 Parisiens sont allés, hier, visiter l'œuvre des Barbares, à Senlis



LA RUE DES CORDELIERS, A SENLIS

(Cl. L.H.)

Peu de personnes, en dehors des victimes, ont pu se rendre compte de la physionomie exacte, affreuse, d'une ville incendiée et saccagée par les armées allemandes. Pour la première fois, depuis le commencement des hostilités, une excursion a été organisée dans ce but, pour permettre à tous ceux qui n'ont pas « vu » de « juger » des déprédations, des dévastations commises.

Senlis, à proximité de Paris, suffisamment éloignée de la zone interdite des armées, avait été choisie, et près de cinq cents Parisiens ont fait hier connaissance avec « l'œuvre » des barbares.

On a appelé Senlis la cité meurtrie. Il était difficile de trouver pour cette ville marquée au socle de l'ennemi une appellation plus juste.

L'accumulation des ruines calcinées, l'incendie volontairement allumé ayant ravagé la ville, a produit une profonde impression sur l'esprit de cette foule, depuis la gare, dont seuls quelques gros murs restent debout, jusqu'à l'extrémité de la ville.

La rue principale de Senlis, le Faubourg

Saint-Martin, a été un peu le dire incendié dans toute sa longueur et c'est, non sans un léger frémissement que les Parisiens, ont entendu les habitants raconter comment les Allemands forçaient, les uns après les autres, les portes ou les volets des maisons pour y porter à la main le feu et la dévastation.

La rue des Cordeliers dont le *Petit Journal* a déjà parlé lors de la retraite des armées allemandes, n'a pas été moins éprouvée. Des débris calcinés paraissent, toujours.

Il ne faut pas croire pourtant qu'il ne reste de Senlis que le souvenir d'une ville plusieurs fois historique. Non, les Allemands n'ont pas eu le temps d'achever l'œuvre commise. Ils ont à peine incendié la cathédrale et l'on sait cependant que les édifices à la fois artistiques et religieux sont leur morceau de prédilection.

Déjà, d'ailleurs, avec activité, on travaille à faire disparaître les traces des barbares afin qu'il ne reste plus bientôt que le souvenir de la nuit tragique pendant laquelle une partie de la ville flambe.

## Bulletin de la Guerre

Le communiqué du 5 à 3 heures débute par dire qu'il n'y a rien à signaler ; puis il nous fait la surprise d'un savoureux post-scriptum, donnant les résultats, enfin connus, de l'opération récente des aviateurs anglais contre les installations allemandes de constructions navales et d'aéronautique en Belgique. A l'actif de nos amis, voilà de beaux faits d'armes qui n'ont rien à envier aux nôtres.

Sur le front à l'Ouest du Niémen, les Russes sont toujours en progrès, on le voit par l'indication du point où s'est livré le dernier combat favorable à leurs armes : le village de Selenia-Buda, mentionné par la dépêche officielle du 4 avril, est situé vers le milieu de la distance entre Suvalki et Kalvorja, à 20 kilomètres de la frontière.

Dans les Carpates, les opérations suivent toujours la même marche. Les progrès sont journaliers ; l'armée autrichienne s'épuise dans la défense des passages, perdant beaucoup de monde et se faisant enlever des prisonniers, des canons et du matériel de toute sorte. Elle tente, sans succès, des retours offensifs. Les troupes sont bousculées partout, et les Russes avancent au Sud du col de

Lupkow, dans la haute vallée du Labroz, au delà de Virova. C'est dans cette région que le front russe se trouve à cheval sur les deux versants. De l'aval vers les Autrichiens, ils ont été obligés d'abandonner les localités de Cisna et de Berechny, qu'ils défendaient encore vers la crête, à l'Est du col ; mais ils tiennent toujours aux abords du col d'Uzok, où la lutte est très vive. Les Autrichiens se félicitent du calme relatif qui règne, depuis le 1<sup>er</sup> avril, sur le front du Pruth et du Dniester ; mais la question n'est pas là. Quand les Russes seront enfin maîtres de toute la chaîne jusqu'aux passages de Volovek (col Beskid), en passant par celui d'Uzok, plus les troupes autrichiennes de Galicie orientale et de Bukovine se seront avancées, plus vite elles devront se retirer, Ungvar et Munkacz étant directement menacés à bref délai. L'armée russe qu'elles ont devant elles ne manquera pas, d'ailleurs, de garder le contact. Une retraite excentrique, à travers les montagnes de Transylvanie, dans la direction de Témesswar, paraîtrait bien difficile. Et puis, qui sait ce que fera la Roumanie ?...

Général BERTHAUT.

## LOUCHES MANŒUVRES ALLEMANDES

(Dépêche de notre correspondant)

Charolles, 5 Avril.

J'apprends que plusieurs familles de notre région ont reçu de leurs parents, prisonniers en Allemagne, des lettres par lesquelles ces derniers, après avoir déclaré être très bien nourris et soignés, demandent qu'on leur dise ce qu'il est advenu de leur régiment « tant éprouvé », où il se trouve actuellement, ce qu'il fait, ce qu'il est resté, et si leur « cher colonel » est ou n'est pas, en un mot tous les renseignements qu'on possède sur leur « cher régiment ».

Ces étranges lettres se terminent par des demandes d'envois de « colis de bouche », auxquels on devra joindre... « une casserole de cuivre ».

Il est trop facile de comprendre que ces lettres sont écrites par ordre, que c'est un piège tendu pour fournir à l'état-major allemand, à la fois les renseignements et le cuivre dont nos ennemis ont besoin.

## ILS SONT LAS !

Londres, 5 Avril.

On mande de Copenhague au *Daily Telegraph* que les blessés et les troupes qui rentrent en Allemagne, surtout ceux qui viennent des tranchées, sont très las de la guerre et fort déprimés parce qu'ils n'ont pas gagné rapidement de batailles.

Dans les villes de province allemandes, surtout dans celles du Sud, tout est désorganisé par suite du départ sous les drapeaux de la majorité des hommes.

## POUR AVOIR ÉCRIT au Président de la Chambre française !

Amsterdam, 5 Avril.

Une dépêche de Beyrouth (Syrie) au *Local Anzeiger* de Berlin annonce que le prêtre catholique Yusuf Elhail a été condamné à mort et pendu pour avoir envoyé au président de la Chambre française, une lettre relative à la situation dans le Liban.

## LE DÉVOUEMENT des sapeurs-pompiers de Paris démontré par les chiffres

La statistique des incendies et des sauvetages pour lesquels le régiment des sapeurs-pompiers a été appelé pendant l'année 1913 prouve éloquentement de quel dévouement on fait preuve dans ce corps d'élite ; plus Paris s'étend, plus la population augmente, plus ce dévouement et ce courage sont mis fréquemment à l'épreuve ; tandis qu'en effet en 1879 on comptait un incendie par 10 heures, on en compte maintenant un par 4 h. 1/4, et il y a en moyenne un pompier pour 1,573 habitants. On a constaté 1,738 feux de cheminée, le plus grand nombre de feux de cheminée d'un ou deux sapeurs, et dont même une cinquantaine ont été éteints par les habitants, et 1,982 véritables incendies ; 1,472 de ces derniers ont été éteints par les habitants ou par les sapeurs avec des seaux d'eau, des chiffons mouillés, du sable, sans l'aide de lance ; 490 ont nécessité une, deux ou trois lances ; et les autres de quatre à dix, onze et même vingt lances. La plupart ont été peu importants ; 363 ont atteint un dépense 1,000 francs de dépense. C'est, chez les incendies que le feu a été le plus fréquent (72), puis chez les embouteillages, manœuvres, éboulements (58) ; chez les marchands de vins (44) ; les serruriers (39) ; chez les confectionniers (34) ; 22 voitures automobiles et 29 tramways ont pris feu.

C'est, chose curieuse, au rez-de-chaussée qu'on trouve le plus d'incendies (609) ; puis au premier sous-sol (277) ; prend-on plus de précautions aux étages supérieurs, craignant davantage de ne pouvoir se sauver ou bien, est-ce parce que les maisons à étages sont moins nombreuses ? Toujours est-il que le chiffre des incendies décroît en montant vers le ciel. Il n'y eut que 37 feux au sixième étage et 21 au septième.

On n'a pas déterminé la cause de presque le tiers des sinistres. Après les lampes à essence, à pétrole, à alcool, les bougies, les lampes électriques, vient seulement le bec de gaz qui n'a que 23 feux ; on en compte, moins que l'encensement. 57 incendies ont été allumés en faisant sécher du linge devant le feu ; 11 par des enfants jouant avec des allumettes, 8 à des fumeurs, 7 à la malveillance et 2 à la foudre.

On sait avec quelle rapidité les pompiers portent secours et combattent les sinistres : les feux allumés à l'échelle de 1,340 feux, ont été éteints de 2 à 10 minutes ; 1,008 feux ont été éteints en 5 minutes ; 22 seulement ont demandé plus de 2 heures, et les plus violents, en nombre de deux, n'ont guère exigé plus de 5 heures et demie de travail.

Sur vingt personnes en danger, dix ont pu être sauvées. Mais nos pompiers ne se bornent pas à combattre le feu ; c'est à eux qu'on a recours pour retirer hommes et animaux de dessous le métro, les tramways, les décombres des éboulements, des bergeries, des ascenseurs, des bouches d'égout, des égouts, pour arrêter les fous et les criminels qui se réfugient dans les toits, 57 de ces opérations ont réussi, leurs efforts ont été vainement pour 24 personnes ; 108 animaux ont été sauvés.

Ils ont répondu en outre à 869 fausses alertes. Enfin, leur action s'est étendue en banlieue pour combattre 48 incendies, dont plusieurs importants, où il a fallu mettre trois ou quatre lances en batterie.

Tel est le bilan de notre régiment de sapeurs-pompiers pour 1913 ; mais il ne serait pas complet si l'on n'y ajoutait celui des récompenses qu'ils ont reçues pour actes de courage et de dévouement ; outre une nomination dans la Légion d'honneur et trois médailles militaires, dix médailles d'honneur, or, vermeil ou argent et seize de bronze, vingt mentions honorables et quinze lettres de félicitations ont été décernées à des officiers, sous-officiers et sapeurs. Et, pour eux comme sur le front, où beaucoup de sapeurs-pompiers sont actuellement, les dévouements ignorés ne se comptent pas.

## Nouvelles Diverses

Une secousse sismique s'est fait sentir, à 7 h. 30, hier, à Rome et dans les environs, étant pour quelques instants la région de la population. Il n'y a pas eu de victimes, ni de dégâts.

M. Georges Bureau, sous-secrétaire d'Etat de la Marine marchande, a nommé M. Charles-Paul-Henri Charguierat, chef de son secrétariat particulier.

On annonce la mort de M. Armand Malherbe, ancien vétérinaire de la Compagnie des Omnibus de Paris, mobilisé depuis le début de la guerre, décédé subitement à Poitiers.

## UN NOUVEL EXPLOSI

Constantin la recrudescence de terreur qu'inspirent aux Allemands les effets de notre canon de 75, le *Bulletin des armées* écrit :

« Il y a, en effet, depuis le mois d'août, quelque chose de changé dans notre 75 et ce n'est pas sans motif que l'épouvante des Boches redouble. Sans entrer dans certains détails sur lesquels il convient de jeter encore un voile, il est permis de dire qu'un explosif nouveau est venu récemment doubler la puissance de nos canons ».

## Leurs lettres en disent long

Des lettres très instructives ont été trouvées dernièrement sur des soldats allemands, faits prisonniers par les troupes anglaises à Neuve-Chapelle et ailleurs. Beaucoup de ces lettres constatent le manque des choses nécessaires à la vie en Allemagne et expriment un sérieux désir de la paix.

Voici, d'autre part, des renseignements qui donnent une idée de la situation économique en Allemagne :

Fin Mars 1915.

Ici, à Radewisch, l'état de choses est très mauvais ; c'est presque comme si nous avions la guerre dans notre propre ville. Mais les pauvres seuls en ressentent ; les choses ne sont pas arrivées comme elles devraient l'être. Les riches ont la même quantité de pain que les pauvres, quatre livres par semaine, et souvent cela n'a pas l'air d'être du pain. Les riches achètent la viande alors même qu'elle coûte 3 marks ; ils peuvent l'acheter à leur gré, tout ce qu'ils veulent ne peuvent plus acheter à ces prix élevés.

Münster, 17 Février.

Nous apprenons, ici, petit à petit ce que c'est que la guerre. On ne peut presque plus avoir de pain dans toute la ville ; il en est de même de la farine. Chaque personne adulte a droit à une demi-livre de pain à par jour, coupée en trois tranches, et ce n'est guère.

Karlsruhe, 10 Février.

Si seulement cette terrible guerre voulait finir. Cela paraît à bien des gens : car la nourriture devient de plus en plus chère et nous ne pouvons avoir qu'une livre de farine par semaine, et seulement une petite miche de pain par jour, pour 25 personnes.

Pforzheim, 4 Février.

Je pense qu'il faut nous attendre à de durs temps. Comme nous ne pouvons plus, quand le travail est rendu impossible, nous ne pouvons pas aller travailler. On va certainement fermer les fabriques.

Les soldats allemands ont, on le sait, la même des notes quotidiennes. On trouve ainsi sur les prisonniers des indications intéressantes.

Un d'eux écrit : l'Allemagne abominable des siens à Louvain ; l'autre déclare que la population de Bruxelles est insolente et voudrait les voir tous morts.

Un prisonnier dit que si les alliés avaient dépensé depuis autant de munitions d'artillerie que pendant la bataille de la Marne, la guerre serait actuellement finie.

Le ressort de certaines lettres que les hommes de landsturm ont été maintenant envoyés des dépôts dans les camps de troupe de la ligne de front. Une lettre de Saxe contient ce qui suit :

« Il est terrible de voir que les hommes âgés du landsturm sont obligés de servir comme des combattants. »

## La navrante tragédie de Compiègne

Samedi prochain le deuxième conseil de guerre de Paris aura à juger un officier français, le capitaine X..., qui, après avoir pris entre l'honneur militaire et son amour pour sa femme, perdit soudain la tête au point de tuer celle qu'il adorait.

C'est une tragédie comédienne, dont le *Petit Journal* a parlé, à l'époque, avec la discrétion qui s'imposait. Il y a quelques années, le capitaine de chasseurs à cheval X..., faisait un mariage d'amour. Il épousa une jeune femme charmante qui éprouvait, pour lui, le même attachement. Tout soudain, aux jeunes époux : ils s'adoraient, ils étaient riches, le mari avait un brillant avenir devant lui. La guerre survint et le capitaine X... partit pour le front laissant à Paris l'épouse aimée. Un jour, un rayon de soleil pénétra dans la logis : la nouvelle y était venue de la présence, à Compiègne, du régiment du capitaine X...

La jeune femme hésita pas. Tout de suite, elle courut à Compiègne et y retrouva son mari. C'est en vain que l'officier chercha à faire comprendre à sa femme que les ordres étaient formels et qu'elle ne pouvait rester auprès de lui : Mme X... lui déclara nettement qu'elle ne partirait pas et qu'elle aimerait mieux mourir que de vivre sans lui.

Comme le capitaine l'avait prévu, les observations de ses chefs ne tardèrent pas. Mais il restait impuissant à convaincre sa femme. Un jour, le commandant T... fut chargé d'aller le trouver et de le mettre en demeure d'obéir.

Mme X..., une fois encore, refusa. C'est alors que l'officier, pris entre le devoir et l'amour, craignant qu'on pût croire qu'il hésitait, à quelques pas de l'ennemi, à faire son devoir de soldat, perdit la tête.

« Veux-tu t'en aller ? » s'écria-t-il.

Mme X... ne bougea pas. Alors, ne se possédant plus, l'officier sortit son revolver, et tira... Mme X... s'écria, éperdue aussitôt. Quant au capitaine, éperdu, son meurtre réellement involontaire, il fallut le soigner plusieurs mois au Val-de-Grâce.

C'est le capitaine Julien qui a été chargé de rapporter, auprès du conseil de guerre, les résultats de l'enquête. Le commandant Goffier occupera, samedi, le siège du commissaire du gouvernement. M. Henri Robert, l'expert bâtonnier, sera au banc de la défense.

et aussi la tête blonde de la femme qui lui faisait vis-à-vis.

Il était jeune encore, grand, fort, avec des épaules carrées — carrées comme sa tête à la moustache relevée et aux cheveux lisses en brosse.

Mais il était bien vêtu — même avec des prétentions d'élégance.

Mais il ne portait pas ses vêtements comme les porte un Français de race. Il était lourd — lourd d'une lourdeur solide, mais où il y avait toute une hérédité d'ordre Rhin.

D'ailleurs, c'est en idiome allemand qu'il parlait tout bas à cette femme qui lui répondait, du même ton et dans la même langue.

Elle, svelte, élégante, avec des yeux bleus aux pupilles allongées, — on la déjà reconnue.

Elle portait la même toilette correcte et sombre qu'on lui voyait tout à l'heure. Et ils avaient commandé deux demis de bière — en brai — dont, — elle aussi bien que lui, — ils buvaient de temps en temps une gorgée avec une sensualité toute tudesque.

Et il partit fou de colère... désespéré.

## Conseil de guerre

Le soir même de ce jour, dans une taverne, tout près de la gare Saint-Lazare — à l'heure des réfections — on passe tant de monde qu'on n'y remarque personne. Dans une de ces brasseries où on sert des demis et des bocks de bière en « brai » ou en « sen », — tout au fond, accoudés l'un en face de l'autre à une table obscure — un homme et une femme causaient de très près.

L'homme avait à la bouche un pipe de porcelaine à gros fourneau, dont la fumée mettait dans un léger nuage sa tête rousse, et aussi la tête blonde de la femme qui lui faisait vis-à-vis.

Il était jeune encore, grand, fort, avec des épaules carrées — carrées comme sa tête à la moustache relevée et aux cheveux lisses en brosse.

Mais il était bien vêtu — même avec des prétentions d'élégance.

Mais il ne portait pas ses vêtements comme les porte un Français de race. Il était lourd — lourd d'une lourdeur solide, mais où il y avait toute une hérédité d'ordre Rhin.

D'ailleurs, c'est en idiome allemand qu'il parlait tout bas à cette femme qui lui répondait, du même ton et dans la même langue.

Elle, svelte, élégante, avec des yeux bleus aux pupilles allongées, — on la déjà reconnue.

Elle portait la même toilette correcte et sombre qu'on lui voyait tout à l'heure. Et ils avaient commandé deux demis de bière — en brai — dont, — elle aussi bien que lui, — ils buvaient de temps en temps une gorgée avec une sensualité toute tudesque.

Et il partit fou de colère... désespéré.

PAUL BERTINAY.

(La suite à demain.)

## Le Sang de la France

TROISIÈME PARTIE

JACQUELINE DE PONTAUROY

IX (Suite)

Le fils et le père

— Il s'agit d'une jeune fille... l'excellent famille... Les parents ruinés par le gouvernement espagnol...

— Oh ! fit le comte en riant, ils sont de traîtres montés ?... Et ils l'ont dit...

— Ils sont morts... le père, il y a quelques années, la mère plus récemment...

— Ils avaient trouvé pour eux et pour leur fille une très honorable situation à Paris... Mme Romero qui a le droit de s'appeler d'Algar y Villos...

— Y Castagnettes... interrompit le comte en pouffant de rire. C'est enfantin... C'est ridicule... Tu as fait connaissance de la demoiselle... Tu ne songes pas, peut-être à lui faire changer son beau nom contre le tien...

— Tu te vois entrant dans un salon avec, au bras, cette manolana... parce qu'elle doit être manolana depuis la pointe de ses pieds jusqu'aux dents de son peigne...

— Tu vois les jeunes attachés de l'ambassade de Londres ou de Vienne se dé-

(Traduction et reproduction interdites)

mandant : — Qu'est-ce que c'est que cette manolana...

— Tu te vois, toi, un Pontauroy, présentant la femme à leurs Majestés et obligé de répondre à leur très probable question : — « Je l'ai prise dans... »

— Mais, au fait, dans quelle industrie, dans quel commerce a-t-elle eu cette brillante situation ?

— C'est Jacques, à présent, qui fronçait ses sourcils noirs, irrédutibles, en ce moment, comme ceux du comte Robert.

Et il répondit d'une voix sèche : — Dans une grande maison de couture de la rue de la Paix.

— De mieux en mieux. A la question des jeunes attachés toutes les dames pourrout répondre : — « Je la connais... elle m'a essayé une robe... »

Il eut un geste d'impatience.

— Allons... Tu as bien déjeuné, je vois... et tu viens me faire une plaisanterie que je trouve de très mauvais goût, mon cher. Mais Jacques devenu livide :

— Je n'ai pas encore tout dit, mon père. Elle va avoir un enfant.

— De toi ?... Qu'en sais-tu ?

— Vous regretterez un jour d'av

## Peccadilles teutones

Il me revient que dans le Hainaut, l'administration provinciale belge continue à fonctionner tant bien que mal, sous l'œil et le contrôle des Barbares, bien entendu. Essayez donc de deviner ce que les Huns ont innové pour humilier les Wallons du pays hennuyer?... Ils ont ordonné que

langues, et dans l'ordre suivant : en allemand, d'abord, en flamand ensuite ; en français pour finir. « *Deutsch über alles* », et puis, le flamand que 99 % des Wallons

usurpateur du territoire belge ont assigné le second rang, c'est dans l'espoir de se concilier la population des Flandres qu'ils affectent de considérer comme semi-germanique. Sur les champs de bataille, cette prétention parenté à une façon qui doit bien mortifier le soldat-sin « famille outre-rhin ».

C'est sous le fantôme de l'esclavagisme, toutefois, que la fantasia des Boches se manifeste de la façon la plus variée. Il paraît qu'à ceux de nos compatriotes qui voudraient aller respirer librement à l'étranger, les « kommandanturs » de certaines villes

accordent maintenant des permis d'absence de 15 jours, moyennant dépôt d'une caution de 6.000 francs. Si le permissionnaire dépasse d'une minute la quinzaine, ses six mille francs qui sont confisqués à jamais et

les hommes représentant chaque du dé-  
licat kaiser s'ingénierent à retarder les  
recours — par tous les moyens possibles,  
pour avoir le prétexte de garder la can-  
didature tout fait facile au moulin de  
l'empire.

Autre légende pérorable et ténébreuse. Les  
fonctionnaires belges des ponts et chaussées  
ayant d'abord refusé de rester à leur  
poste, les chefs de l'autorité allemande  
ont signé avec eux un pacte formel en ver-  
tu duquel il ne serait demandé à ces loy-  
alistes belges de concourir à aucune en-  
treprise quelconque susceptible de seconder  
les opérations de guerre de l'Allemagne.

Une lettre de Bruxelles annonce que, trois  
jours plus tard, nos ingénieurs recevaient  
l'ordre de remettre d'urgence en état d'usage  
les travaux d'art et des routes destinés au  
passage des troupes et de l'artillerie de  
nos adversaires. Nos fonctionnaires ont  
obéi, et dans une circonstance aussi  
importante protesté et appelé aux pures et  
simples conventions internationales. La signature des

fonctionnaires allemands au bas d'un engagement solennel vaut exactement celle du roi de Prusse au bas des traités garantissant la neutralité du Luxembourg et de la Belgique. L'Allemagne donne ce detour

Un service de chiffonniers chargés de débarrasser la voie publique de toutes les conventions traitées en chiffons de papier par ses dirigeants, grands et petits.

**Gérard Harry.**

\*\*\*

## COURRIER BELGE

Le principal cinéma d'Anvers vient d'être fermé par l'autorité allemande, une des représentations étant terminée par le désholement du drapeau belge et l'exécution morale de la *Trabzonpone*.

— Pour les officiers belges. — Une association dite « *Société Générale des Officiers belges* » a été fondée le 19-1-1918, à la détermination de la camaraderie et de la confraternité entre anciens combattants, pourvu au bien-être moral et matériel des membres de leurs familles, ainsi qu'aux familles des officiers tombés. Le comité provisoire est composé de : MM. de la campagne, leur procurer en cas de besoin une situation. Le comité provisoire est composé comme suit : vice-président **fr. président. M. Ablay**, ex-lieutenant de réserve ; secrétaire, **M. Gooris**, ex-lieutenant de réserve ; trésorier, **M. Sonckes**, ex-lieutenant de réserve ; membres : **MM. Dethier**, maître pensionné, et **Bocquet**, lieutenant quartier-maître de l'ar-

On désire renseignements détaillés sur  
sort de : l'adjudant au 113<sup>e</sup> d'infanterie —  
matricule 784, classe 1897. **Gaston Sinet**, dis-

à la bataille de Sordoz (prov. de Lux.) ;  
**Vivir-sur-Meuse**, le signeur des soldats et officiers  
 d'infanterie, blessé à la bataille de Sordoz, pendant  
 la bataille qui s'est livrée du 20 au 23 août  
 dans les environs ; — **Albert Pertheus**, du 6<sup>e</sup>  
 régiment, comp. 9/2, disparu le 23 août ; à **Stève** ;  
**Henri Guignot**, matricule 163, du 12<sup>e</sup> de li-  
 gne, 11<sup>e</sup> comp., blessé à **Vivron** le 23 août.  
 — **E.-P. Rouen**, — a demandé des renseigne-  
 ments formulés par votre comité, pour être  
 créés et à être transmis au ministère.

---

## AUTOUR DE PARIS

---

**Argenteuil**. — Des malfaiteurs se sont in-  
 troduits hier matin, par effraction, dans la  
 maison de M. Netton, jardinier, rue du Perou-  
 et ont volé une somme de 300 francs en  
 et des bijoux.

**Asnières**. — La fête donnée hier au Gym-  
 nase municipal, sous la présidence du géné-  
 ral Bosse et de M. Fontaine, conseiller gé-  
 néral, a été très brillante.

**Claye-Souilly.** — Un incendie a détruit en grande partie la ferme de l'Oratoire appartenant au baron de Lamoignon, actuellement ex-

itée par M. Paul Hourtant, agriculteur au  
meau de Verneuill, sur le territoire de  
Saint-Mesmes. Après plusieurs heures de tra-  
vail, les pompiers de Juilly et de Messy ont  
la part du feu et ont pu préserver les ba-

**Colombes.** — Des malfaiteurs ont pénétré, nuit dernière, rue Jules-Ferry, dans la cave de Mme Naud, où ils ont pris quantité d'objets ainsi que les phares et les pneus

**accidents.** — Un camion de la compagnie des autobus de la ville de Québec, qui transportait 19 passagers, a déversé son contenu sur la route de la rue de la Montée, à Québec, le 22 septembre. Les passagers ont été blessés et ont été envoyés à l'hôpital. Les passagers ont été envoyés à l'hôpital. Les passagers ont été envoyés à l'hôpital.

revenue dans sa famille, à Gennevilliers, et monta, hier, à l'île Saint-Denis sur un tre, pour l'abancher. Cossin perdit l'équilibre et fit une chute de 8 mètres ; très grièvement blessé, il a été transporté à l'hôpital Saint-Denis.

**zarches.** — Une automobile a capoté hier sur un fossé de la route de Chanilly ; seul chauffeur, M. Maurice Quinvain, a été grièvement volé de sa machine.

**Le vol.** — Le vol du grand arquet de la bibliothèque de la ville de Chanilly, par M. Legrand, décédé à l'hôpital de Saint-Denis dans des conditions qu'on n'a pu élucider.

**Saint-Denis.** — On a retiré, hier, de la rue de la hauteur de la rue Carré, le cadavre d'un enfant nouveau-né, du sexe masculin, âgé de 15 jours environ ; l'enfant portait

**vres** — Une automobile abandonnée était vée avant-hier soir Grande-Rue de Sévres tandis qu'on remisait la voiture dans une

... appartenait à un député de Paris, et le  
... qui l'avait laissée là, à la suite  
... et qui n'avait pu revenir la cher-  
... suite comme il l'espérait, est venu  
... midi l'enlever

